

Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée

Band: 4 (1883)

Heft: 11

Artikel: Elmina

Autor: Prost, J.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-132125>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

D'après une lettre du missionnaire Bam, de Béthanie, M. Vogelsang, chef de l'expédition allemande à Angra-Pequena, a promis de s'abstenir, ainsi que ses agents, de l'importation de spiritueux dans le pays des Namaquas. Ils s'efforceront d'apprendre aux indigènes à faire un commerce honnête et à entreprendre toutes sortes de travaux pour pouvoir gagner quelque chose.

Le Comité national allemand ne pouvant fournir les 375,000 francs nécessaires à la nouvelle expédition du lieutenant Wissmann, le roi des Belges a offert de défrayer de ses propres deniers toutes les dépenses de ce voyage d'exploration.

Trois missionnaires français, et quelques frères exerçant des métiers manuels, se sont rendus à Stanley-Pool pour y établir une mission. L'abbé Guyot, qui avait été chargé par Mgr. Lavigerie de l'exploration des rives du Haut Congo pour y fonder des stations, s'est noyé dans le fleuve, avec le lieutenant Janssen, en revenant de la Wabouma où ils étaient allés créer, celui-ci une station pour le Comité d'études, et le premier une mission. Leur canot était monté par onze Zanzibarites, dont huit ont été noyés.

D'après un télégramme de Madère, les Français ont pris possession d'El-Obey, île située à environ 50 kilom. de leurs établissements du Gabon. Ils ont l'intention d'en créer au Vieux Calabar.

Malgré les difficultés qu'a rencontrées l'expédition Rogozinski, plusieurs de ses membres ont réussi à s'établir dans la région du Cameroun, sur la petite île Mondola, à quelques centaines de mètres de la terre ferme. Le climat en est plus salubre que celui de Victoria.

Le Comité des missions de l'Église presbytérienne unie d'Écosse fait construire, pour ses stations sur le Vieux Calabar, un steamer en acier, dont la direction sera confiée à M. Ludwig, ingénieur suisse, parti récemment pour cette région.

La guerre des Achantis s'est terminée par la victoire de Mensah sur l'ancien roi Coffee Kalkali, mais un nouveau candidat au trône a fait son apparition en la personne de Quacoa-Duah, neveu du roi défunt du même nom.

Le Dr Bayol a été nommé lieutenant-gouverneur du Sénégal.

ELMINA

Elmina est située dans cette partie de la côte occidentale d'Afrique qui, à partir du Cap des Palmes, par 5° environ de latitude N., prend une direction générale vers l'est, parallèlement à l'Équateur, et forme le côté nord du golfe de Guinée, dont la limite inférieure est marquée par le cap Lopez ; elle appartient à la Côte d'Or. C'est à Elmina que commence la région dite « montueuse » qui s'étend jusqu'à la rivière Volta et qui, par la constitution de son sol, est plus favorable aux Européens que la région dite « palustre » qui s'étend entre le Volta et les embouchures du Niger, et où les émanations fébrigènes de la lagune sont mortelles.

Elmina est le premier établissement européen créé sur la côte de Guinée par les Portugais qui, en 1481, sous le règne de Jean II, y construisirent un fort. Il tomba en 1637 au pouvoir des Hollandais, auxquels il fut définitivement cédé en 1641 par la couronne de Portugal.

La légende indigène raconte que les Hollandais furent accueillis comme de généreux amis, comme des libérateurs, et l'on rapporte que les Africains eurent vite connaissance de l'accueil fait à leurs nouveaux protecteurs par un roi de Ceylan : « Venez, disait-il, venez et bâtissez des forts dans mon île ; moi, ma femme et mes enfants, s'il le faut, nous vous porterons les pierres et nous broierons le mortier. » La haine contre les Portugais était donc aussi grande en Afrique que dans les Indes. Mais comment ces paroles d'un roi asiatique étaient-elles arrivées de l'autre côté du continent africain ?

De même que toutes les villes indigènes qui ont subi l'occupation européenne, Elmina a vu son nom changer bien des fois : Mina d'abord, puis Saint-Georges de la Mina, quand le fort y eut été construit ; enfin Elmina¹. Ce dernier nom est encore peu connu des indigènes de l'intérieur qui continuent, ainsi que les natifs du pays, à appeler leur ville *Aidna*.

A l'époque de l'occupation européenne, Elmina faisait partie du royaume des Achantis ; pendant l'occupation portugaise, de même que pendant l'occupation hollandaise, le roi des Achantis reçut un tribut annuel comme compensation du territoire qu'on lui avait enlevé. Depuis que les Anglais occupent cette portion de la côte, ils ont cessé de payer ce tribut.

La population d'Elmina qui se souvient de son origine, professe une antipathie innée contre les Anglais ; tant qu'elle est restée au pouvoir des Hollandais, elle s'est considérée comme n'ayant point cessé de faire partie de la mère patrie. Aujourd'hui qu'elle est soumise à la loi anglaise, elle enveloppe dans une même réprobation les Anglais, qu'elle considère comme des usurpateurs, et les Fantis qui ont courbé l'échine devant leurs conquérants.

Elmina a environ 15,000 habitants, dont une grande partie proviennent de l'Achanti. Ils appartiennent à la race noire, mais n'ont pas du tout les traits qui caractérisent spécialement cette race. Ils ont le nez régulier ; leurs yeux allongés rappellent assez ceux des descendants de la race caucasique ; enfin leurs lèvres n'ont pas cette exubérance qui donne

¹ Elmina, en langage fanti signifie « bleu ».

surtout un cachet de laideur aux noirs en général. Il y a beaucoup de mulâtres issus d'unions contractées par les Hollandais, mais cette race disparaîtra bientôt, aucun Européen ne s'étant allié depuis l'occupation anglaise à des familles du pays.

Les chefs indigènes d'Elmina sont au nombre de six ; leurs fonctions sont bien restreintes pour ne pas dire nulles ; elles se bornent à régler les palabres que les indigènes ont entre eux et qui ne relèvent pas du domaine de la justice ; là où leur rôle est le plus sérieux, c'est dans les fêtes ou dans les relations avec les fétiches.

Le gouvernement anglais entretient à Elmina une garnison composée de 150 Haoussas. Le recrutement de cette troupe se fait sur le Haut Niger, et le chef qui la fournit reçoit du gouvernement britannique une somme annuelle assez élevée. Ces Haoussas sont mahométans ; ils habitent un village parfaitement distinct du reste de l'agglomération, séparé d'elle par les mœurs autant que par l'antipathie dont on les entoure, antipathie bien motivée par les abus dont ils se rendent coupables et par le peu d'honorabilité qu'on leur attribue généralement. Ils font, ou doivent faire, la police de la ville et gardent les prisonniers internés dans la vieille forteresse de San-Jago, située sur une petite colline dominant la ville. C'est la prison principale de la colonie, servant en même temps de maison centrale et de bagne. La potence y est souvent dressée. Les prisonniers pour simples délit descendant chaque matin, sous la garde de Haoussas, pour balayer les rues principales, l'hôpital, le château, et pour chercher la nourriture de leurs codétenus ; ils sont enchaînés deux à deux. Quelques évasions ont eu lieu de cette maison de détention ; il me paraît impossible qu'elles aient pu arriver sans la participation non pas d'un, mais de plusieurs gardiens. Aurais-je plus de confiance dans les détenus que dans leurs surveillants ? Je suis souvent à me le demander, lorsque je considère attentivement les uns et les autres.

Cape-Coast est mieux partagée sous le rapport de la garnison, elle a au moins de vrais soldats, propres et disciplinés, appartenant au 2^{me} régiment West-Indian (régiment des Antilles).

La ville est généralement assez bien bâtie, les rues spacieuses sont ordinairement ombragées par de superbes palmiers ou d'autres arbres habitués au climat équatorial. On peut la diviser en quatre quartiers. D'abord le quartier dit européen, où l'on rencontre les marchands principaux, et soi-disant un hôtel, où les capitaines de navires américains se reposent quand ils viennent à terre. Ce quartier renferme quelques maisons construites par les Hollandais ; elles ont généralement une véranda

et sont disposées de façon à profiter de chaque moment de brise, pour que les habitants n'aient pas trop à souffrir de la chaleur. C'est donc le beau quartier. En second lieu, le quartier dit de Java, véritable petite colonie où habitent les noirs retraités par le gouvernement de la Hollande. Cette nation recrutait sur la Côte d'Or ses meilleurs soldats pour les colonies, et principalement pendant la guerre d'Atchin elle eut à se louer de leurs bons services. La majeure partie de ces retraités arrivant de Sumatra, et il en arrive tous les jours, se retirent à Elmina¹; ils forment une véritable agglomération, ayant son chef qui prévient le consul de tout ce qui lui paraît louche, l'informe des décès, des disputes, des vols, etc.; bref, cette petite cité conserve une certaine discipline militaire, et vit suivant les habitudes contractées hors du pays. Le quartier indigène proprement dit occupe une immense étendue; il entoure pour ainsi dire les deux quartiers susmentionnés. Vient enfin le quartier habité par les Haoussas et dont j'ai parlé précédemment.

A l'exception des quelques maisons construites par les Hollandais, toutes les habitations sont faites de la même manière. Des briques séchées au soleil et de la dimension de 0^m, 25 de longueur, 0^m, 15 d'épaisseur et de largeur, forment le gros de la construction; des bambous ou d'autres grosses branches sont disposés de façon à recevoir la toiture qui consiste en herbe de Guinée. Sans cette toiture, qui est réellement affreuse, les maisons, généralement bien blanchies à la chaux, seraient d'un joli aspect. Inutile de dire que l'on ne fait jamais de feu dans l'intérieur des maisons, ou du moins bien rarement, quand le temps ne permet absolument pas de se servir du trépied, en terre ou en pierre, placé devant chaque maison et où la ménagère fait cuire son *fou-fou*. Si ce n'était pour faire cuire ce mets favori, ce feu serait je crois bien inutile; je ne l'ai vu servir ici qu'à cet usage culinaire.

La fabrication du fou-fou, nécessite beaucoup de temps et de patience. Elle consiste à broyer d'abord sur une pierre, par le frottement d'une autre pierre, une certaine quantité de piment (moko). Ce piment réduit en morceaux très petits est mis dans un plat en fer, avec les légumes dont on dispose et qui sont, pour le pays, une sorte de tomate ressemblant assez à celle de France, des oignons et une espèce de concombre excessivement mou. Si le bouillon doit être fait avec de l'huile de palme, d'arachides ou simplement avec de l'eau, on verse l'un ou l'autre de ces liquides, et l'on place sur le feu. On coupe alors en morceaux, soit un

¹ Le motif en est que le consul hollandais, chargé du payement de leur pension de retraite, réside en cette ville.

poulet, soit de la viande, soit encore du poisson, et on laisse cuire à petit feu le tout ensemble jusqu'à ce que l'élément substantiel du bouillon soit bien cuit. Pendant cette cuisson, qui dure généralement une bonne heure, on prend des plantains ou des ignames préalablement soumis à l'ébullition, et on se prépare à en faire le fou-fou proprement dit. Deux femmes y travaillent, l'une pilant dans un mortier en bois creusé dans un arbre, avec un pilon de 1^m,50, de hauteur, l'autre ramenant sans cesse la pâte sous le pilon en plongeant de minute en minute sa main dans l'eau fraîche, pour empêcher la pâte d'adhérer aux parois du mortier. Cette opération dure au moins une demi-heure. La pâte préparée, on lui donne la forme d'un gros œuf d'autruche, et chacun se sert, en arrosant cette dite pâte du bouillon qui vient d'être préparé. Aucun métal ne doit être employé dans les apprêts de ce mets national, et j'avoue que, m'étant mis quelquefois à le manger à la méthode indigène, j'y ai réellement reconnu une saveur particulière qui n'existe pas quand on se sert d'une cuiller. Quoi qu'il en soit, je ne recommande pas le fou-fou aux estomacs délicats, ni aux gosiers faits aux sucreries. Leur désillusion serait trop grande, car pour manger un bon fou-fou il faut avoir un palais d'acier.

Tel est le plat qui sert de base à tout repas, et souvent même fait seul les frais du repas. Quand j'aurai cité le *dakoun* et les poissons séchés au soleil, j'aurai mentionné tous les éléments de la nourriture indigène.

Le *dakoun* est le pain des noirs. Sa préparation est simple : des graines de maïs bien blanchies, ébouillies et ensuite écrasées entre deux pierres, puis pétries. La pâte en est très blanche. Les femmes qui s'emploient à cette préparation ne se trompent pas dans le poids de leur pain ; elles le mesurent en prenant autant de pâte que les deux mains peuvent en contenir ; le paquet est entouré de feuilles et le tout sèche petit à petit sans aucune cuisson.

Les indigènes mangent en outre d'énormes escargots qui, pendant les pluies, habitent sur les plus hauts arbres des forêts, et en descendent à la belle saison. Ils en font également sécher pour la mauvaise saison. Cet aliment n'est que secondaire et forme pour ainsi dire un plat extra.

L'Européen qui ne peut s'habituer à la nourriture indigène en est réduit à vivre chaque jour de poulet, et quelquefois de mauvais mouton ou de chèvre. S'il veut s'affranchir de ce régime et consommer les nombreux aliments importés en conserves, il est bientôt malade et forcé de rentrer en Europe.

L'année se divise en deux saisons principales, la saison sèche et la saison pluvieuse ; la première, de novembre à mai, la seconde, de mai à

novembre. Pourtant, vers la fin de juillet, les grandes pluies peuvent être considérées comme finies ; à cette époque commence la saison des *smoks* ou brouillards, qui est des plus malsaines. De grands coups de vent, nommés *tornades*, se font sentir en mars, avril et mai. Un vent du désert, appelé *harmattan*, souffle parfois dans le mois de décembre, et dure quatre ou cinq jours de suite ; il vient du nord ou de l'est-nord-est. La température est très élevée, sans atteindre pourtant celle de Cape-Coast ; la moyenne de la saison sèche est de 32° ; celle de la saison pluvieuse de 29°¹. Les nuits sont très fraîches. La température élevée coïncide avec une humidité excessive.

Elmina reste néanmoins un des points les plus salubres du golfe de Guinée. Les Européens y sont exposés, en toute saison, aux fièvres paludéennes et à la dysenterie qui est la maladie la plus meurtrière. Il est bon de prévenir les accès de fièvre en prenant de temps à autre un peu de quinine. Mon premier accès de fièvre a été provoqué par les douleurs que me causait une crise rhumatismale, dont j'ai eu beaucoup à souffrir pendant la saison pluvieuse, malgré toutes les précautions prises pour éviter la grande humidité.

Les indigènes eux-mêmes sont souvent atteints de fièvre intermitente, de dysenterie et de variole ; cette dernière maladie leur laisse généralement une inflammation des yeux et souvent les rend aveugles. La gale n'est pas rare, mais on n'y fait pas attention.

Les indigènes comme les Européens sont sujets à une maladie assez bizarre. Un insecte très petit, appelé *giger* par les Anglais, et connu des matelots français sous le nom de *chique*, pénètre entre chair et peau et y dépose des œufs. Si l'on ne s'en aperçoit pas immédiatement, ces œufs éclosent et les insectes pénètrent plus avant. Beaucoup d'indigènes restent estropiés par manque de soins. Dès que l'on sent, surtout aux pieds, une démangeaison, il faut se hâter de regarder, et avec une aiguille on sort aisément l'insecte : par une pression un peu forte les œufs sortent, la plaie est bien lavée et l'on en est quitte pour une légère souffrance.

Le service médical laisse beaucoup à désirer. Un docteur de l'armée anglaise indigène, assisté d'un médecin indigène, est chargé du service de l'hôpital colonial. Quand on est admis dans cet hôpital il faut pourvoir à sa nourriture. Cet hôpital manque de tout.

¹ La température, à la saison pluvieuse, varie dans les appartements de 27° à 34°.

Je n'ai qu'à me louer des soins qui m'ont été donnés par le docteur indigène. Il m'a soigné avec dévouement. J'ai plus de confiance en lui qui connaît le pays, le climat, etc., qu'en toute la science, assurément plus profonde, du médecin anglais, qui passe six mois dans un poste et six mois dans l'autre, et n'a pas le temps d'étudier assez les conditions climatériques du pays.

Le manque absolu de système de vidange ne me paraît pas étranger, non plus, aux maladies qui règnent parfois à l'état épidémique. Chaque jour, à marée basse, les indigènes creusent sur la plage, à 10 mètres des habitations, de petites fosses dans lesquelles ils déposent leurs ordures. La fosse est recouverte ensuite d'un peu de sable. Cette peine est bien inutile, car des bandes de porcs, qui errrent sur la plage, labourent le sable en tous sens, et quoiqu'ils trouvent là, ainsi que de nombreux vautours, leur seule nourriture, ils en laissent jusqu'à la marée haute des détritus, qui répandent des miasmes assurément peu favorables à la santé. Habitant une maison sur le bord de la mer, je suis souvent obligé de me réfugier dans une chambre située de l'autre côté et de renoncer ainsi à la brise de mer, toujours fraîche mais souvent imprégnée de ces exhalaisons fétides.

Le gouvernement ne s'est emparé de cette question que pour nommer un inspecteur sanitaire, dont les fonctions consistent à empêcher de jeter ou déposer des ordures dans les rues.

Le fétichisme est pratiqué par les 5% de la population d'Elmina. Les

L'autre partie professe le protestantisme, de la secte wesleyenne. wesleyens ont de nombreux établissements scolaires et des missions dans chaque centre important de la côte. Leurs pasteurs sont des natifs du pays, sous la direction d'un directeur européen qui réside à Accra. Ils ont beaucoup d'adeptes à Elmina; leur temple est une grande maison de construction récente, sans aucune particularité.

Des religieux catholiques romains, appartenant aux missions africaines dont le siège est à Lyon, sont venus récemment s'installer à Elmina. Ils font construire, sur une colline à peu de distance de la ville, les bâtiments nécessaires au culte et aux écoles. Ils ne sont donc à peine installés et pourtant déjà ils ont de nombreux élèves. Il n'est pas inutile de dire que les classes se font en langue anglaise, comme du reste dans toutes les écoles. Dans les premiers temps de l'ouverture de l'école, plusieurs pères de famille, après que leurs enfants eurent passé plusieurs mois à la mission, vinrent demander aux missionnaires une indemnité pécuniaire, pour le temps soi-disant perdu par ces enfants.

Il fallut discuter longtemps avant de les persuader qu'ils devraient plutôt payer eux-mêmes. Ces indigènes savaient pertinemment qu'ils seraient é conduits, mais ce trait les caractérise : profiter de n'importe quelle occasion pour avoir 3 ou 6 pence, à convertir généralement en rhum.

Un dicton populaire français dit « travailler comme un nègre » quand on veut parler d'un homme travaillant au-dessus de la moyenne. Travailler comme un nègre d'Elmina voudrait presque dire : faire peu d'ouvrage. En effet, les indigènes trouvent leur nourriture sans culture, n'ont aucun des besoins de nos ouvriers européens, et s'abandonnent à un *dolce far niente* d'où ils ne sortent qu'à de rares intervalles.

Les bateliers forment la partie la plus travailleuse des noirs d'Elmina ; leur métier est pénible et ils ne sont guère plus rétribués que les autres ouvriers. Leur salaire est de 1 sh. 6 par jour, plus 3 pence, somme due à tout individu que l'on emploie et qui lui est donnée le matin pour l'achat de sa nourriture. Une équipe de bateliers est généralement composée de 10 rameurs et de leur chef qui tient la barre, pour les canots de construction européenne. Ils emploient une journée pour aller et revenir d'Elmina à Cape-Coast, avec un chargement complet du canot. Si leurs services ont été bons, on alloue à l'équipe une gratification de 1 sh. destinée à l'achat de rhum.

Les manœuvres, terrassiers, maçons ou employés à divers titres comme commissionnaires, porteurs, etc. sont payés 1 sh. par jour. Les hommes occupés soit à la construction, soit aux travaux agricoles, fournissent 8 heures de travail, de six heures à dix, et de midi à quatre heures, mais il travaillent avec mollesse ; il faut leur mâcher la besogne, être toujours présent et les stimuler au besoin à l'aide d'une canne, si l'on veut avoir quelque chose de fait à la fin de la journée.

Les boys (domestiques) reçoivent 1 L. st. par mois ; qu'on habite chez soi ou à l'hôtel, il faut en avoir un ou plusieurs. Un cuisinier a la même solde.

Le boy affecté à mon service personnel a pour mission de faire ma chambre, d'entretenir et mettre au soleil chaque jour mes vêtements et mes chaussures, de nettoyer mes armes et de faire quelques commissions. Un autre va puiser de l'eau au Sweet River (6 kil.), chercher les plats à la cuisine, et aide au premier qui n'a que peu à faire. Un troisième enfin se livre aux travaux les moins agréables, lave la vaisselle, fait les voyages de la maison à la plage, etc., etc. Enfin tous les trois servent à table, ou du moins sont présents aux repas. L'un chasse les

mouches, l'autre apporte les plats et le troisième prépare la citronnade que je bois ordinairement à mes repas, le vin vendu sur la côte n'étant pas potable.

Un seul boy suffirait largement pour ces différents services, mais il est d'usage d'en avoir plusieurs. Outre cela, les environs de la maison sont toujours occupés par quelques enfants, qui s'amusent et ne demandent pas mieux que de trouver une occupation chez un blanc. Mes boys savent profiter de l'occasion, et je ne les verrais jamais si je n'exigeais toujours la présence de l'un d'eux en dehors de leur travail.

On passe généralement un traité avec un noir pour être blanchisseur, et on le paye à raison de 12 sh. par personne et par mois. Je n'ai jamais eu en France de linge aussi propre ni aussi bien repassé qu'à Elmina. Les blanchisseurs se servent d'un amidon fabriqué par eux avec du kassadah (manioc) et d'un liquide, également de leur fabrication, composé de diverses matières et plantes du pays, en guise de savon. Le linge est d'une blancheur immaculée.

J'espère arriver à connaître plus tard les divers procédés de fabrication de ces matières, ainsi que les plantes qui entrent dans leur composition, mais, comme pour les remèdes locaux dont j'ai reconnu l'efficacité, les indigènes tiennent à en conserver les procédés et ce n'est que par surprise que j'arriverai à un bon résultat, si je ne puis décider un initié à me divulguer ses secrets.

Quoique abondante à Elmina, la végétation n'y revêt pas cette exubérance si commune à la zone équatoriale ; il faut, d'un côté, parcourir quelques kilomètres avant de rencontrer des cultures, et de l'autre traverser la lagune avant de pénétrer dans le busch.

Elmina est à proprement parler une presqu'île ; d'un côté la mer, de l'autre une immense lagune où croissent en nombre immense les palétuviers ; un seul côté, dans la direction de Cape-Coast, est libre ; c'est aussi le plus étroit. Encore y a-t-il quelques marécages, dernières limites de la lagune, aux époques de hautes marées. La colline qui domine Elmina et qui est entourée de maisons était, il y a peu de temps habitée par de nombreux tigres ; il y en a peut-être encore, mais ils sont assurément peu nombreux.

D'une hauteur moindre que la colline de San-Jago et en face d'elle, à l'extrémité de la ville, est une autre colline, habitée par des alligators et quelques fauves. Les alligators y ont le voisinage de la lagune et s'y plaisent beaucoup. Me promenant un jour avec un missionnaire, nous en fîmes fuir un dans le bush. Il pouvait avoir, d'une extrémité à l'autre,

environ 3 mètres 50. Nous pûmes suivre sa trace dans la broussaille, car, écrasant tout sur son passage dans une fuite désordonnée, il y avait ouvert un véritable chemin. Malheureusement nous n'avions pas d'armes. De grandes quantités de serpents habitent cette colline, où il n'est pas prudent de s'aventurer sans de longues bottes. La chasse y est impossible, en raison des fourrés impénétrables dont elle est couverte.

A peine sorti d'Elmina on trouve des champs de maïs, du côté d'Absim d'immenses champs de cannes à sucre, et partout des patates, ignames, tomates et piments. Comme fruits, les ananas, les bananes, les mangos, les cocos, les citrons croissent en abondance. A quelques milles dans l'intérieur on rencontre quelques troupeaux de buffles, dont la chasse est excessivement difficile ; mais on peut se rattraper sur les tigres, les singes, les cerfs qui foisonnent. Il y a beaucoup d'oiseaux au plumage multicolore, des perroquets, des toucans, des aigles, etc., etc. La race des reptiles est largement représentée, depuis le serpent minuscule jusqu'au gigantesque boa. Le R. Père Moreau tua récemment, à 20 minutes de la ville, le plus beau de ces animaux qu'il m'ait été donné de voir. Il mesurait 6^m50 environ. D'immenses forêts se trouvent à peu de distance d'Elmina. Les arbres y atteignent de gigantesques proportions, entre autres l'arbre à pain, l'odum, le teck, le coussiawa. Le caoutchouquier y croît en abondance. Ces forêts sont peuplées d'une grande quantité de fauves. Les fougères arborescentes y ont des dimensions incroyables.

Dans la ville d'Elmina, les vautours sont assurément les agents les plus actifs de la voierie ; ils pullulent et sont si peu sauvages qu'il faut souvent leur donner un coup de pied pour pouvoir suivre sa route ; ils ne se dérangent pas. Les indigènes ne leur font aucun mal, et dans l'intérieur, en pays achanti, par exemple, il est défendu, sous les peines les plus sévères, de les détruire. Ce sont eux, en effet, qui se chargent de faire disparaître les cadavres souvent si nombreux, des victimes des sacrifices humains.

Dans une excursion à Porto-Novo, j'ai vu les corps de deux noirs à qui on avait coupé la tête, dévorés en deux heures par une bande affamée de ces animaux voraces. Ils étaient une centaine environ, accompagnés de quelques corbeaux. Les uns et les autres sont des animaux fétiches.

Une différence bien grande existe dans la manière de se vêtir, entre les habitants de la Côte d'Or et ceux des côtes voisines.

En effet, le costume des naturels de la Côte d'Ivoire, par exemple, est

tellement primitif qu'il en devient indescriptible ; il ne consiste pour les hommes qu'en un chapeau, de préférence haut de forme, ou, suivant leurs moyens, d'un couvre-chef quelconque, duquel ils n'auraient garde d'enlever l'étiquette en carton, généralement suspendue à un fil assez long et où le prix était marqué. Cette étiquette est considérée comme un ornement faisant partie intégrante du chapeau. Il n'est pas rare de voir un naturel ayant toute sa garde-robe sur la tête, c'est-à-dire deux et même trois chapeaux les uns dans les autres.

A Elmina, les enfants seulement portent, jusqu'à l'âge de 7 ou 8 ans, le costume de nos premiers parents. A partir de cet âge ils prennent le pagne. Ce vêtement, porté uniformément par les hommes et par les femmes, consiste en une pièce d'étoffe, d'une longueur ordinaire de 4 à 5 mètres et d'une largeur de 1^m75 à 2 mètres, dont ils se drapent à la manière antique. Ce vêtement est plus ou moins riche ; quelques chefs ont des pagnes soit en velours, soit en soie, brodés d'or ou d'argent, d'une assez grande valeur. Pour vaquer à leurs travaux comme pour rester chez eux, les individus des deux sexes portent simplement un morceau d'étoffe enroulé à la ceinture. Les femmes portent toutes des colliers et des bagues ; elles ont en outre, dès le bas âge, une ceinture de perles qu'elles portent à nu et à laquelle les hanches servent de support ; à cette ceinture est fixée, par derrière, un rouleau d'étoffe qui ressemble assez à ce que nos compatriotes du beau sexe appellent tournure ; l'usage en est plus pratique chez les femmes indigènes, car il sert de point d'appui aux enfants qui sont portés sur le dos ; il empêche aussi le pagne de coller au corps. Elles portent un bracelet en perles et ont un ornement pareil au-dessous des genoux. Leurs cheveux sont généralement ramenés sur le sommet de la tête. Hommes et femmes sont propres et tiennent leurs enfants d'une manière convenable. Les hommes fument la pipe dès leur jeunesse, et les femmes font également usage du *brûlegueule* dès qu'elles arrivent à un âge mûr ; quand elles n'ont pas la pipe à la bouche, elles mâchent une sorte de racine d'arbre qui a une certaine amertume. Dans une réunion, on ne possède souvent qu'une seule pipe, mais on se la passe de l'un à l'autre, et elle revient à son propriétaire lorsqu'on se sépare. Chaque famille possède, en plus ou moins grande quantité, des bijoux en or ; lors d'une cérémonie quelconque, chacun les prête à la personne fêtée, qui se promène alors dans toutes les rues de la ville, chargée d'un poids d'or considérable, ressemblant à une véritable châsse, et suivie de nombreuses femmes qui chantent en l'accompagnant, frappant dans leurs mains pendant tout le temps de la prome-

nade. Ces cérémonies n'ont lieu que pour les femmes, mais à tout propos : à la nubilité, avant et après le mariage, à la naissance d'un enfant, après un veuvage ou à la guérison d'une maladie grave.

Un service régulier de navigation relie la côte occidentale d'Afrique avec l'Angleterre. Un départ a lieu de Liverpool le samedi de chaque semaine; la British and African steamship C° et l'African steamship C° assurent ce service, alternant entre elles pour les steamers. La distance est de 6000 kilomètres d'Elmina à Liverpool, et le trajet s'effectue en une moyenne de 24 à 25 jours. Il est bon de dire, pour expliquer la longueur de la traversée, que les escales sont nombreuses : Madère, Ténerriffe, Canaries, Gorée, Bathurst, Sierra-Léone, Cape Palmas, les Jack-Jack, Grand-Bassam, Assinie et Axim. Suivant l'heure de leur passage devant Elmina, les steamers s'y arrêtent ou continuent jusqu'à Cape-Coast. Le courrier est alors porté de cette ville à Elmina, où la distribution est faite en dépit du bon sens. J'ai reçu des lettres du même courrier en 4 et 5 distributions, le lendemain, le surlendemain même de leur arrivée; des lettres pour Elmina ont séjourné 47 jours dans les casiers du bureau de poste de Cape-Coast sans être apportées à leurs destinataires. Réclamations interdites !

A destination d'Angleterre, les steamers ne s'arrêtent à Elmina que si l'agent de Cape-Coast prévient le capitaine qu'il y a des passagers ou des marchandises à y prendre.

Le service postal a lieu deux fois par semaine pour Cape-Coast, le mercredi et le samedi soir.

Le seul moyen de transport est l'homme. Tout fardeau se porte sur la tête, quelle que soit la distance à parcourir; le poids peut aller jusqu'à 45 ou 50 kilogrammes. L'indigène n'a aucune force dans les bras, mais, une fois son fardeau sur la tête, il part gaîment et ne semble pas s'apercevoir de ce qu'il porte.

C'est ainsi que, par tous les temps, les femmes généralement employées à cette corvée ou les boys partent au point du jour, avec une énorme calebasse sur la tête, pour chercher l'eau près d'Absim, village situé à quelques kilomètres d'Elmina et où passe le Sweet-River. Ils sont de retour sans qu'une goutte d'eau soit tombée de leurs récipients, remplis consciencieusement jusqu'au bord.

Pour les longues courses ou excursions on se sert du hamac; celui-ci est assujetti à un énorme bambou, qui sert de point d'appui à une toiture protectrice contre les ardeurs du soleil. Aux extrémités est fixée une planchette, sous laquelle deux hommes peuvent placer la tête recouverte

d'un morceau d'étoffe ou d'une sorte de petit coussin. Il est bon de choisir pour porteurs deux hommes assez grands qui se mettent à l'arrière, tandis que deux plus petits marchent à l'avant. La fatigue est moins grande que si des individus de même taille vous portaient horizontalement.

On se sert de canots soit pour aller à Cape-Coast chercher les caisses trop lourdes pour être portées par un homme, soit encore pour se rendre à Chamah, Dixcove ou Secondee, villages importants du littoral où il se fait quelque commerce avec Elmina.

Les possessions portugaises de la côte occidentale d'Afrique acquirent, vers l'année 1520, un grand intérêt commercial par le trafic des esclaves ; on peut faire remonter à cette époque l'établissement des villes principales de la côte de Guinée et aussi la prospérité d'Elmina. Jusqu'au jour où cette ville appartint définitivement à l'Angleterre, et où le protectorat de cette nation s'étendit jusqu'au Prah, les navires américains fréquentaient le port en grand nombre, et les Hollandais même y faisaient un grand commerce. Mais tout est bien changé ; les impôts qui frappent l'entrée des marchandises ont en grande partie détruit le commerce et l'Achanti ne s'approvisionne plus à Elmina. On n'apporte même plus autant de marchandises de l'intérieur, et il faudra donner une impulsion bien grande si l'on veut voir le commerce prendre un nouvel essor.

Les principaux articles dont on peut faire le commerce avec l'Europe sont : l'huile de palme, les amandes de palme, l'ivoire, la gomme, le beurre végétal, les peaux de tigres et de singes, les arachides, le bois de campêche, le gingembre, etc. Je ne parle pas de l'or dont on pourrait, avec de grands capitaux, faire le commerce le plus productif.

Les articles importés et dont la consommation est la plus importante consistent en lainages, étoffes à bon marché pour pagnes, fusils, poudre, bleu d'outre-mer, rhum, tabac en feuilles, articles de quincaillerie, fer-ronnerie, métaux bruts et ouvrés, porcelaines, faïences, bois de construction, horloges (coucous), parfumerie, plats de cuivre, pipes, riz, biscuits, ainsi que les provisions et liquides de consommation usuelle.

Quelques brimborions dits articles de Paris, tels que bijouterie (doublé or), instruments de musique à bon marché, jouets d'enfants, etc., se vendent en petite quantité. Enfin, toute chose dont le prix est abordable pour la bourse, généralement peu garnie, des indigènes, est d'une vente certaine, car ce sont tous de grands enfants, envieux de tout ce qu'ils voient. Ils vont même plus loin ; s'ils ne peuvent acheter , ils viennent sans hésiter demander qu'on leur fasse cadeau de la chose qui excite

leur convoitise. Pour demander, l'aplomb ne leur manque pas. Je dois dire aussi que souvent ils s'approprient volontiers sans autres formes ce qu'ils désirent ; aussi doit-on regarder les mains d'un client bien plus que sa figure, car en toute circonstance elle reste impassible et ne risque pas de le trahir.

L'industrie n'a pas de représentants à Elmina. Seuls quelques Achantis y travaillent l'or ; leur habileté est remarquable ; avec des outils primitifs ils fabriquent des bagues et des colliers très jolis ; en leur donnant un modèle on peut-être certain qu'ils le reproduiront exactement. Quelques autres Achantis travaillent habilement dans d'autres petits métiers ; ils brodent avec goût les pagnes des habitants riches, font des sandales ; quelques-uns travaillent le fer avec assez d'habileté.

A leurs moments perdus, les Haoussas travaillent à la confection de nattes, qui rappellent celles de provenance marocaine ou algérienne.

A peu de distance d'Elmina sont les mines d'or de Tacqua, exploitées par une compagnie française ; les difficultés que rencontre le transport du matériel nécessaire à l'exploitation, de la côte à destination, fait que le rendement n'est pas aussi productif qu'il pourrait l'être. Néanmoins les résultats sont meilleurs de jour en jour, et, grâce à l'habileté et à l'expérience du directeur de la compagnie, M. Vérillon, ces mines ne peuvent que prospérer.

J'aurais beaucoup à dire si je voulais apprécier, à tous les points de vue, ce qu'il y a à faire pour ramener le commerce achanti sur la Côte d'Or. Mes tentatives personnelles auront-elles un bon résultat ? Je l'ignore, mais elles tendront toutes à diriger ce commerce sur les deux petites colonies *momentanément françaises*, de Grand-Bassam et d'Assinie, qui doivent devenir les marchés d'approvisionnement du peuple achanti.

Le chef-lieu de la colonie est Accra. Je ne parle de Cape-Coast que comme ville de garnison, siège des représentants des compagnies de navigation, résidence des autorités judiciaires du Western district, et des principaux trafiquants de la contrée.

Malgré le peu d'améliorations que le gouvernement y apporte, Elmina est forcément appelée tôt ou tard à un bel avenir, si le commerce de l'intérieur n'en est pas détourné. Sa position géographique et topographique en feront peut-être, dans un délai plus ou moins long, le chef-lieu de la colonie. Elmina doit effacer Cape-Coast. Son climat est plus sain, ses productions plus nombreuses, son port plus sûr. Il est possible en tout temps d'y débarquer les marchandises d'un navire, tandis qu'à Cape-Coast il faut souvent attendre deux et même trois jours avant de

pouvoir aborder à la côte. Toutes ces considérations doivent donc, avec le temps, attirer à Elmina les Européens qui traîquent à Cape-Coast et qui n'ont, en raison de la distance qui sépare ces deux localités (12 kilom.), aucune raison pour habiter un endroit de préférence à l'autre.

L'Angleterre possède la majeure partie de ces côtes qui avoisinent les plus riches contrées. Elle vient encore de s'annexer le pays situé entre la colonie de Sherbro et la République de Libéria (avril 1883). Ce territoire comprend les embouchures des grandes rivières Gallinas, Dibbeah, Shymah et autres ; le commerce des pays de Gondo et de Veys va bientôt se détourner de Monrovia pour aller à Sougary, à Robertsport et à Gallinas, où des comptoirs vont s'établir. Voilà donc la domination anglaise étendue sans discontinuité de Sierra-Léone aux frontières nord de Libéria. Cet état de choses effraye celui qui habite la côte d'Afrique et qui voit comment les choses s'y passent. J'ai longtemps mûri le projet de me fixer sur un point de la côte, encore indépendant à l'heure actuelle ; j'y ai complètement renoncé, quand j'ai eu connaissance des agissements d'envoyés anglais qui, avec la patience qui les caractérise et un peu de ruse, arriveront à faire mettre cette contrée sous le protectorat de leur nation, et au besoin pousseront jusqu'à l'annexion. Il n'y a que le premier pas qui coûte.

Le cabinet de Saint James est notre maître en matière coloniale et il n'en coûterait pas beaucoup de suivre quelque peu ses principes, ne fût-ce que par amour-propre national.

Les vues d'un pauvre explorateur sont plus étroites assurément que celles de nos gouvernants, mais ses appréciations sont sincères, et, rêvant l'extension du domaine colonial de sa patrie et la prospérité de son commerce, il serait largement récompensé s'il voyait son idéal commencer à se réaliser.

J'appliquerai donc à la côte occidentale d'Afrique, si nous devons rester simples spectateurs de la prospérité de l'Angleterre, ce que M. Sutil, ingénieur français résidant au Fezzan, proposait au gouvernement du roi Louis-Philippe pour le Sahara :

« D'établir des consulats français, comme devant permettre à la France de faire pénétrer dans ces contrées inconnues des germes de civilisation, d'ouvrir un vaste et riche champ aux explorations des savants, et enfin de donner à notre commerce d'immenses débouchés. »

Le mouvement colonial a pris en France une extension indéniable, et les hommes ne manquent pas qui sont prêts à affronter les fatigues, les

privations, les déboires, les souffrances physiques et morales, ainsi que les dangers de toute sorte qui doivent surgir au début. C'est un devoir pour notre pays d'utiliser ces dévouements.

Je ne puis mieux terminer qu'en citant ces paroles de Paul Soleillet, qui a consacré sa vie aux explorations africaines : « Nous devons rem-
« plir l'Afrique, où il ne peut plus y avoir de vraie gloire militaire pour
« une puissance européenne, non du bruit de nos armes, mais des
« œuvres vivantes de notre génie civilisateur. »

Elmina, le 7 juin 1883.

J. PROST.

BIBLIOGRAPHIE ¹

NOTES SUR MADAGASCAR, par *Laurent Crémazy*, conseiller à la cour d'appel de la Réunion. Paris (Berger-Levrault et C^{ie}), 1883, in-8°, 25 pages. — Cette étude, qui a déjà paru dans la *Revue maritime et coloniale*, est surtout destinée aux marins ; écrite dès lors d'un style sobre et substantiel, elle n'est pas d'une lecture facile. L'auteur parcourt la côte de la grande île, de Bombétok (Bembatouka) au N.-O., à Mahanaro (Manourou) à l'est, en passant par le sud, et s'arrête devant chaque mouillage, dont il indique les avantages et les inconvénients. Il constate que le rivage occidental de Madagascar ne présente qu'un petit nombre de ports accessibles aux gros navires, et qu'il est, en revanche, précédé le plus souvent de récifs qui le rendent inabordable. Cette partie de l'île est habitée par les Sakalaves, dont les chefs ou rois sont vassaux des Hovas qui occupent, dans la contrée, un certain nombre de postes fortifiés. Durement opprimés autrefois par leurs maîtres, les Sakalaves, qui sont d'ailleurs d'excellents guerriers, relèvent aujourd'hui la tête, se sentant soutenus par la France. En ce qui concerne cette puissance, il paraîtrait, d'après une note de l'auteur, que toute la partie nord-occidentale de Madagascar, de Boina au cap d'Ambre, lui aurait été régulièrement cédée par la reine des Sakalaves, en vertu d'un traité du 17 juillet 1840. C'est sur cette question, bien controversée, on le sait, que porte, en partie du moins, le différend entre la France et le gouvernement malgache.

¹ On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.